

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE BON PÈRE

GARNIER, THOMAS

Proverbe — 1785

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE BON PÈRE	5
-------------------	---

LE BON PÈRE

SCÈNE I

(Il est seul, assis devant une petite table, occupé à plier une lettre.)

*(Ce Drame est imité d'une nouvelle de M. B**, insérée dans la Mercure.)*

(Il appelle.)

MONSIEUR DE FERVAL PÈRE *(sous le nom d'ANTOINE)*

Quel rôle je joue !... Combien il me coûte !... Sans compter la fatigue continuelle de me contraindre, de m'observer à chaque instant devant une troupe de gens, qui, parce que je suis nouveau venu, ont les yeux ouverts sur toutes mes démarches, épient toutes mes actions. Mon extérieur équivoque, les égards et la politesse de mon frère, qui n'a jamais su en avoir pour personne, à plus forte raison pour ses domestiques... Tout cela les dépayse, et fixe d'autant plus leur attention. - Mais, que ces peines me paraîtront légères ; que je me croirai heureux, si elles peuvent me conduire sûrement. À mon but !... Enfants, enfants ! Si vous saviez combien vos désordres, vos imprudences mêmes déchirent cruellement l'âme d'un père sensible, pourriez-vous vous y livrer aussi légèrement, sans être des monstres, dont l'existence déshonore l'humanité.... - C'est aujourd'hui, que nous allons frapper le grand coup... Je veux que ce soit le sentiment qui ramène mon fils... Ah ! Si j'avais pu présider moi-même à son éducation... Ce sont des manières

rudes de son oncle, qui ont occasionné sa perte ; des leçons aussi grossièrement données l'ont étourdi, plutôt que de le faire réfléchir... Mais le fonds de son caractère est excellent ; c'est là dessus que je fonde mes espérances... Julien... Julien...

JULIEN *(du dedans)*

Plait-il ? Est-ce vous, Monsieur Antoine ?

20

ANTOINE

Oui, c'est moi ; allons, dépêchez-vous.

JULIEN *(sans paraître)*

Tout à l'heure, je suis à vous ; un peu de patience...

ANTOINE

Il faut effectivement que je m'en munisse d'une bonne provision ; mais taisons-nous : mon extérieur ne lui doit voir en moi qu'un égal ; le moindre mot pourrait me déceler. Voici pourtant mon homme.

25

SCÈNE II

Antoine, Julien.

JULIEN

Quel diable vous tourmente donc si matin, monsieur Antoine ?

ANTOINE

Comment, si matin ? Il est à l'instant neuf heures ; n'êtes-vous pas honteux d'être encore au lit.

(Il baille.)

JULIEN

Ça vous est bien aisé à dire ; si vous vous étiez couché, comme moi, au
jour, pour attendre mon dou de maître, qui n'est pas seulement encore
rentré... Peste de maison , on ne peut pas dormir son saoul. Eh bien,
voyons : qu'est-ce que vous me voulez ? 30

ANTOINE

Monsieur Mondor est-il levé ?

JULIEN *(se frottant les yeux)*

Je crois bien qu'oui ; mais il est surement enfermé dans son cabinet,
comme à son ordinaire. 35

ANTOINE

Portez-lui cette lettre : dites-lui de jeter les yeux dessus , et lorsqu'il se-
ra débarrassé, je l'entretiendrai sur ce qu'elle contient.

JULIEN

Êtes-vous son maître Antoine ; mais, tenez, me faire lever pour cela :
vous ne pouviez pas faire votre commission vous-même. 40

ANTOINE

Il ne faut pas vous fâcher : laissez là cette lettre, j'instruirai Monsieur
Mondor de vos refus.

JULIEN (*prenant la lettre avec humeur*)

C'est que c'est vrai ça : vous vous faites mieux servir que les maîtres, voyez-vous, et cela me déplaît à moi.

SCÈNE III

Monsieur Mondor, Antoine, Julien.

45

MONSIEUR MONDOR

Bonjour, papa Antoine, comment vous en va ? Mais, qu'est-ce ? Vous parliez un peu haut à ce coquin-là : est-ce qu'il vous aurait manqué en quelque chose ?

ANTOINE

Non pas, monsieur ; mais comme j'attends ici l'arrivée de Monsieur de Ferval, je le priais de vous porter cette lettre, et il y était peu disposé, 50
parce que je n'ai point d'ordres à lui donner : cependant, lorsque j'ai dit que c'était de convention avec vous.

MONSIEUR MONDOR

De convention, ou non, morbleu, j'entends que l'on vous obéisse, comme à moi-même : qu'on vous respecte.

ANTOINE

Oh ! Voilà qui est trop fort, par exemple, Monsieur : vos bontés vous 55
font oublier en quelle qualité je suis ici.

MONSIEUR MONDOR

Si fait, si fait, je m'en souviens à merveille ; mais j'entends qu'on vous distingue, encore une fois, qu'on vous obéisse ; je le prétends : je suis le maître chez moi, morbleu, je fais ce qu'il me plaît, et personne n'en doit tirer des conséquences.

60

ANTOINE (*bas à Monsieur Mondor*)

Taisez-vous donc, et renvoyez ce domestique.

(*Haut à Julien.*)

MONSIEUR MONDOR (*à demi-bas à Antoine*)

Laissez, il est bon de lui faire sa leçon. Va-t-en, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit ; si tu manques à Monsieur Antoine, vingt coups de bâton ; et ton congé ne te manqueront pas. Entends-tu bien.

(*À part.*)

JULIEN

Oui, monsieur. Quel homme que ce Monsieur Antoine ; il y a quelque chose là qui n'est pas naturel.

65

SCÈNE III

Monsieur Mondor, Antoine.

ANTOINE

Vous êtes, en vérité, bien inconsidéré ; il ne tient pas à vous que ce domestique ne soit absolument dans votre secret : il est heureusement un

peu borné, car j'en connais mille, que vos brusques imprudences auraient mis depuis longtemps au fait.

70

MONSIEUR MONDOR

Comment, je souffrirais qu'un coquin de domestique vous manquât impunément, à vous, mon frère ; non morbleu /

(Il lit.)

ANTOINE

Eh, mon Dieu, que vous êtes vif ! J'aimerais mieux qu'ils me man-
quassent mille lois, que de se douter de ma véritable qualité. Mais ve-
nons à quelque chose de plus important ; la lettre est prête, je l'ai écrite
moi-même, pour tromper d'autant mieux Ferval ; il ne pourra mécon-
naître l'écriture, il a si souvent reçu mes lettres de l'Amérique. Voici
comme elle est conçue. « Mon très cher frère, c'est du lit de la mort que
je vous écris ; quand vous recevrez la présente, je ne serai plus : tous les
malheurs de l'humanité sont venus fondre ensemble sur ma tête. Une
fortune considérable, que j'apportais avec moi dans ma patrie, vient
d'être ensevelie sous les eaux : On m'a sauvé, lorsque je périssais avec
elle ; mais ce n'est que pour mourir plus cruellement. La quantité d'eau
que j'ai bue, une plaie considérable que l'on m'a faite en me tirant du
fond de la mer, le défaut de soin, la mauvaise nourriture, suite néces-
saire de mon indigence, et plus encore, mes inquiétudes sur le sort de
ma famille, et le violent chagrin que me causent le dérangement et les
débauches d'un fils, tout cela, mon cher frère, ne me permet pas
d'espérer encore plus de deux heures de vie : Je les emploie, ces derniers
instants, à vous manifester des volontés que votre amitié pour moi vous
fera regarder comme sacrées ; je donne ma malédiction à un fils in-
digne, qui s'est fait une risée de mes remontrances, un jeu de mes
peines, et qui n'a payé vos bienfaits que de la plus noire ingratitude ;
abandonnez-le à son mauvais sort : qu'il y trouve la peine de son déré-
glement, et de la dépravation de son coeur. C'est pour ma fille seule que

75

80

85

90

95

j'implore vos bontés, ou, pour mieux dire, votre amour fraternel : vous la retirerez du couvent, vous la recevrez chez vous, vous lui donnerez dans votre coeur la place dont mon malheureux fils s'est rendu indigne. C'est la dernière faveur qu'attend de vous un frère qui fait beaucoup de fonds sur votre tendresse ; c'est l'espérance de l'obtenir, cette faveur, qui peut seule mêler quelques tempéraments à l'horreur de ma situation. Je suis, etc. Votre frère DE FERVAL. De l'Hôpital de Nantes, etc.

MONSIEUR MONDOR

C'est bien, morbleu, c'est bien : mais à votre place j'aurais, ma foi, pris un parti plus court et moins gênant ; car, entre nous, vous jouez un fatigant personnage.

ANTOINE

Je vous en réponds... - Mais laissons cela.

MONSIEUR MONDOR

Désagréable, assommant... Où donc avez-vous été chercher cette idée-là ?

ANTOINE

C'est un parti pris et exécuté ; nous sommes convenus que vous ne m'en parleriez plus.

MONSIEUR MONDOR

C'est vrai, pardon : mais je ne sais si, à votre place, je n'aurais pas fait enfermer mon drôle à Saint-Lazare.

ANTOINE

Vous voilà avec vos partis violents. Malheur aux hommes qu'on ne peut ramener que par de pareils moyens ! On ne leur apprend qu'à masquer leurs vices ; vous voulez des honnêtes gens, et vous ne faites que des hypocrites. 115

MONSIEUR MONDOR

Enfin, vous êtes le maître ; mais au vrai, quel est votre but ; quelle fin attendez-vous de cette lettre ?

(Ses yeux se couvrent de larmes.)

(Il pleure.)

ANTOINE

Je vous l'ai dit cent fois, ramener mon fils par le sentiment, le faire rentrer en lui-même ; examiner comment il supportera sa mauvaise fortune, de quel oeil il verra le désastre de son père, sa fin malheureuse ; comment il soutiendra l'idée d'avoir été lui-même l'auteur de ses maux, de lui avoir porté le coup de la mort ; comment il sera affecté de l'expression d'une indignation aussi justement méritée ; sonder là-dessus le plus intime de son coeur. Si des secousses aussi terribles ne l'émeuvent pas, c'est le dernier des hommes, un malheureux que je renonce pour mon fils ; je me sauve au fond de l'Amérique avec ma fille et mes richesses, vous priant très fort de ne le point détromper, et de ne me jamais parler de lui... que... pour me faire savoir sa mort... qui sera pour lors la seule intéressante, la seule bonne nouvelle que vous puissiez m'apprendre. 120
125
130

MONSIEUR MONDOR (*attendri*)

Eh, finissez vous m'attendrissez aussi, moi ; fi donc : à nos âges, pleurer comme des enfants, on se moquerait de nous. Allez, allez ; ayez bonne espérance, vous ne serez pas réduit à cette extrémité-là.

135

ANTOINE

Je l'espère bien aussi. Mais, mon fils va rentrer, modérez-vous avec lui, je vous en prie : vous lui parlez d'un ton, qui, bien loin de le ramener, ne fait que l'aigrir : vous l'avez toujours traité très durement ; il n'a vu en vous, depuis son enfance, qu'un maître inflexible, un tyran impérieux, chez qui les plus petites fautes étaient punies avec une rigueur qui ne pouvait augmenter pour les plus grandes ; il s'est accoutumé à vous craindre et à vous détester : Devenu plus grand, il a secoué cette timidité, et de jour en jour, il vous hait plus, et vous redoute moins... franchement, je crois que cela n'a pas peu contribué à le plonger dans le désordre.

140

145

MONSIEUR MONDOR

Ah, parbleu, vous m'entrenez actuellement, moi ; ceci n'est pas mauvais... Mais, j'entends du bruit, je gage que c'est votre coquin de fils ; il rentre à une jolie heure.

ANTOINE

Au nom de Dieu, contraignez-vous : vous me l'avez promis.

MONSIEUR MONDOR

Soyez tranquille.

150

SCÈNE V

Monsieur Mondor, Antoine, Monsieur de Ferval fils, Julien.

(Monsieur de Ferval entre brusquement, il est en désordre, comme un homme qui a passé la nuit au bal ; Julien le suit portant un domino)

(Bas à Julien.)

MONSIEUR DE FERVAL *(recule de surprise en apercevant son oncle)*

Oh ! Mon oncle ! Bourreau ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon oncle était ici ?

JULIEN *(hésitant)*

Monsieur... C'est que...

MONSIEUR MONDOR

D'où venez-vous, Monsieur, où avez-vous passé la nuit ?...

155

MONSIEUR DE FERVAL *(légèrement)*

Ma foi, mon cher oncle, c'est un de mes amis qui m'a donné le souper le plus élégant : Nous avons grande chère, de bon vin, de jolies femmes : ne suis-je pas excusable de m'être un peu oublié ?

(Antoine le tire par son habit.)

(Pendant tout le temps que Monsieur Mondor gronde, Monsieur de Ferval est distrait et parle par intervalles à Julien à l'oreille.)

MONSIEUR MONDOR *(avec colère)*

Comment, Monsieur le libertin. Je vous ai déjà averti que ce train de vie ne me plaisait point ; je mène une vie réglée, et j'entends que tout le soit chez moi.

160

MONSIEUR DE FERVAL

Oui, mon oncle.

MONSIEUR MONDOR *(s'échauffant par degrés)*

Oui, monsieur mon neveu, oui, j'entends que cela soit ; vous ne ferez, parbleu, pas la loi dans ma maison.

MONSIEUR DE FERVAL

Ce n'est pas non plus mon intention, mon oncle.

165

(Avec emportement.)

(Antoine le tire encore. Il reprend un ton modéré.)

MONSIEUR MONDOR

Qui ne le croirait, pourtant, à la manière dont vous vous comportez : dans une auberge, corbleu, dans une auberge, on aurait plus d'égards... Mais m'écoutez-vous ? Il faudra nous séparer, Monsieur mon neveu, il faudra nous séparer ; j'attends pour cela des nouvelles de votre père.

MONSIEUR DE FERVAL

Quand il vous plaira, mon oncle.

170

MONSIEUR MONDOR (*à demi-voix*)

Trop tôt peut-être pour toi.

MONSIEUR DE FERVAL

Dès aujourd'hui, si vous le voulez.

(*À part.*)

(*Il sort.*)

MONSIEUR MONDOR

Nous... nous verrons... Je suffoque, sortons.

SCÈNE VI

Monsieur de Ferval, Antoine, Julien.

MONSIEUR DE FERVAL (*avec humeur, à Julien*)

Comment, tu n'as pas encore serré ce domino ! Voilà la troislème fois
que je te le dis.

175

JULIEN

Eh, Monsieur, est-ce que je pouvais entendre ? Monsieur votre oncle
faisait un tel vacarme !...

(*Julien sort.*)

MONSIEUR DE FERVAL

Eh bien ! Vas-y donc.

SCÈNE VII

Monsieur de Ferval, Antoine.

180

MONSIEUR DE FERVAL *(se jetant et s'étendant sur un canapé)*

Avoue donc, mon pauvre Antoine, que je suis à plaindre d'avoir affaire à un homme aussi brusque que mon oncle.

ANTOINE

Mais, Monsieur, à mon avis, il ne vous dit rien que de juste ; vous devez sentir vous-même...

MONSIEUR DE FERVAL

Non, en vérité, je ne sens rien ; quand il me parle, il m'étourdit et puis c'est tout.

185

ANTOINE

Il est vrai qu'il a le ton un peu haut.

MONSIEUR DE FERVAL

Que dis-tu ? Haut ! Il l'a brutal, insoutenable.

ANTOINE

C'est un oncle qui vous aime, il est au désespoir de voir que vous vous perdez.

190

MONSIEUR DE FERVAL *(riant)*

Je me perds ! Tu parles comme lui, voudrais-tu faire sa parodie ?

ANTOINE *(vivement)*

Oui, vous vous perdez ; car enfin la vie que vous menez n'est-elle pas condamnable ?

MONSIEUR DE FERVAL

Mais, c'est la vie de tous les jeunes gens d'aujourd'hui.

ANTOINE *(plus vivement)*

Dites de tous les libertins, de cette espèce d'hommes la plus méprisable
de toutes. Si vous vouliez jeter un coup d'oeil sur vous-même, vous en
sentiriez la honte... 195

(Il s'assied sur le canapé.)

MONSIEUR DE FERVAL

Sais-tu bien que tu es le seul qui puisse me dire de ces choses-là ? Tiens,
je veux bien t'ouvrir mon coeur : la vie que je mène ne laisse pas de
m'être à charge ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens combien une vie
douce et une grille lui est préférable ; mais que veux-tu, mon cher, il
faut suivre le torrent : Irai-je, à mon âge, afficher la sagesse et le ridi-
cule ? Car ils vont de pair. D'ailleurs, riche comme je le suis et avec les
plus grandes espérances, ne me trouvé-je pas dans la nécessité de me
faire honneur de mon bien ? 200

205

ANTOINE

Ah, Monsieur, qu'il vous est possible de vous faire honneur de vos ri-
chesses d'une autre manière ! Et au fond, pensez-vous être bien honoré
en vous ruinant pour un tas de jeunes débauchés qui se moquent de
vous et vous grugent impitoyablement sans vous en avoir la moindre
obligation ? 210

210

MONSIEUR DE FERVAL

Je m'embarrasse peu de leur reconnaissance. Crois-tu que ce soit pour eux que je m'épuise en dépense ? Non, mon cher ; c'est pour moi seul que j'agis ainsi ; j'en tire seul le véritable profit. Ils sont très contents de soutenir à mes frais une noblesse indigente ; et moi, fils d'un simple négociant, très satisfait à ce prix de marcher leur égal. J'ai le bonheur de jouir en leur compagnie d'une considération qu'on n'accorde qu'au sang le plus illustre... Mon cher Antoine, un pareil honneur peut-il se payer ? Non, toute ma fortune. 215

ANTOINE *(l'Interrompant avec grande vivacité)*

Bon Dieu ! Quelle folie ! Quelles chimères ! Comment pouvez-vous pousser l'extravagance. 220

MONSIEUR DE FERVAL *(avec fierté)*

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, doucement, s'il vous plait ; vous abusez un peu de mes égards pour vous.

ANTOINE

Non, Monsieur, c'est par affection que je vous sers, je ne souffrirai jamais que vous courriez ainsi à votre perte.

MONSIEUR DE FERVAL

Mais, Monsieur Antoine. 225

ANTOINE *(très vivement)*

Vous pouvez me renvoyer, Monsieur ; payer par un trait de reconnaissance si digne de vous, le zèle qui m'anime ; mais vous ne pourrez jamais me faire trahir mon devoir, approuver lâchement vos extravagances, ni encenser vos défauts.

MONSIEUR DE FERVAL

Antoine, je respecte votre âge, je pardonne à votre zèle ; mais...

230

ANTOINE *(d'un ton pénétré et s'approchant affectueusement de Monsieur de Ferval)*

Mon cher maître, rentrez en vous-même, vous avez une âme honnête et faite pour le bien : est-il possible que l'orgueil vous aveugle assez pour empêcher de voir toute l'indignité et la bassesse... Oui, la bassesse du personnage que vous jouez ; avec de l'esprit et du bon sens, il vous rend la dupe d'une troupe de jeunes insensés. Pensez à un père qui vous aime, qui vous idolâtre songez quel serait son chagrin s'il apprenait que vous menez une vie aussi méprisable. Ah ! Je le connais, il en mourrait.

235

MONSIEUR DE FERVAL *(vivement)*

Mon cher Antoine ! Tu connais mon père, où l'as-tu vu ? Y a-t-il longtemps ? Pense-t-il à... sa famille ?

ANTOINE *(froidelement)*

Je l'ai vu à la Guadeloupe, où j'ai demeuré plus de quinze ans : il n'est occupé que de vous.

240

SCÈNE VIII

Monsieur de Ferval, Antoine, Julien.

JULIEN

Monsieur Mondor, monsieur, vous demande ; il a quelque chose de pressé à vous dire.

ANTOINE

Est-ce à moi ?

245

JULIEN

À vous ? Parbleu non, on et dit Monsieur ?

MONSIEUR DE FERVAL

Sais-tu ce qu'il me veut ?

JULIEN

Non, Monsieur.

(À Julien.)

MONSIEUR DE FERVAL

Quel homme ! Il va encore m'assommer de nouveaux reproches ; j'ai envie de n'y point aller : Dis-lui que je suis sorti.

250

ANTOINE

Ne vous avisez pas de cela ; ce sont peut-être des nouvelles importantes... de votre père ; que sais-je moi ?

(Il sort avec Julien.)

MONSIEUR DE FERVAL

Vous avez raison, allons.

SCÈNE IX

(Il se promène à grands pas et d'un air pensif. Il dit ceci par intervalles, et très lentement.)

(Il va s'asseoir d'un air rêveur.)

ANTOINE *(seul)*

Voilà le coup de partie. - Je vais voir un homme bien consterné. - N'y a-t-il pas de la barbarie à le déchirer aussi impitoyablement car enfin je suis sûr de l'excellence de son coeur - de sa tendresse pour moi. - Non... 255
Il ne faut rien moins que des coups aussi violents pour le tirer de son dérèglement... L'état cruel où il saura que sa mauvaise conduite a réduit un père qui l'aime si tendrement, peut seul lui ouvrir les yeux...
J'entends du bruit ; le voici sûrement. 260

SCÈNE X

Monsieur de Serval, Antoine, Julien.

(Il paraît plongé dans le chagrin le plus profond.)

MONSIEUR DE Ferval *(entre d'un air sombre)*

Prépare mes chevaux, Julien, dans un quart-d'heure je décampe.

(Julien sort.)

ANTOINE

Peut-on vous demander où vous allez, Monsieur ?

SCÈNE XI ET DERNIÈRE

Monsieur de Serval, Antoine.

(Il se renverse sur un fauteuil dans l'attitude d'un homme désolé.)

MONSIEUR DE FERVAL *(jette un coup d'oeil pour voir si Julien est parti ; il embrasse ensuite tendrement Antoine)*

Ah, mon cher Antoine ! Mon vrai, mon unique ami, je perds le meilleur²⁶⁵
de tous les pères. - Que dis-je, malheureux ; c'est moi qui lui ai porté le
poignard dans le sein.

ANTOINE

Remettez-vous, Monsieur ; pour vous consoler, allons, racontez-moi la
cause de vos chagrins.

MONSIEUR DE FERVAL *(lui serrant la main)*

Que je te les raconte ! J'expirerais avant d'avoir fini ce triste récit. Ah,
mon pauvre père ! Monstre que je suis ! - Adieu, mon cher Antoine,
adieu, homme digne et vraiment respectable ; souvenez-vous quelque²⁷⁰
fois d'un ami qui fut plus imprudent que criminel.

ANTOINE

Mais je ne vous quitte pas ; où voulez-vous aller ? Quel est votre des-
sein ?

²⁷⁵

(À Antoine, qui veut parler.)

MONSIEUR DE FERVAL

Non, Antoine, vous ne me suivrez point. Abandonnez à son mauvais
sort un malheureux qui l'est du Ciel et de la Terre, qui a mérité la malé-

diction de son père, qui lui a porté le coup de la mort. Ah, quel pays, quel désert pourra cacher mes remords et mon ignominie ! Cessez de me presser ; tous les malheurs sont à ma suite ; ma fortune s'est évanouie, à peine me reste-t-il le plus étroit nécessaire.

280

ANTOINE

Eh bien, Monsieur, j'ai un petit bien fort honnête, suffisant pour nous faire vivre à l'aise l'un l'autre, nous le partagerons.

(Affectueusement.)

MONSIEUR DE FERVAL

Que ce trait-là est admirable ! Mais il ne me surprend point. Oui, mon digne ami, j'accepte vos offres ; que deviendrai-je sans vous ? J'ai perdu le meilleur des pères, vous m'en tiendrez lieu ; vous le remplacerez auprès de moi : Qu'il me sera doux de vous donner ce titre !

285

ANTOINE

Monsieur, vous oubliez ce que je suis.

MONSIEUR DE FERVAL

Je me souviens de votre vertu. Non, si mon malheureux père vivait, il ne penserait, il n'agirait pas autrement ; je ne sentirais pas pour lui plus d'attachement, plus de vénération.

290

ANTOINE *(se jetant au col de Monsieur de Ferval)*

Mon fils, mon cher fils, embrassez-moi. Vos sentiments répondent à mes espérances ; je m'aperçois que la réduction des mauvaises compagnies, l'étourderie de votre âge, et peut-être la dureté de votre oncle, ont été les seules causes d'un dérangement qui vous est sûrement actuellement

295

en horreur. Ne pleurez plus un père qui vit encore et qui ne vit que pour vous aimer.

MONSIEUR DE FERVAL *(se jetant aux pieds de son père)*

Ah ! Vous êtes mon père !... Comment ai-je pu vous méconnaître ! -
Mais dans quel état !... Ah ! Mon père !...

MONSIEUR DE FERVAL PÈRE

Pardonnez-moi cette supercherie ; mon fils, il m'importait de sonder
votre coeur ; si le dérèglement de votre conduite l'eut gâté, ah, mon
fils ! Quel chagrin pour moi, je n'y aurais pas survécu. Vous pardonne-
rez aussi à votre oncle d'avoir donné les mains à mon projet. La lettre,
le naufrage, le congé ; tout cela était concerté entre nous. Tout a réussi
heureusement au gré de nos désirs. Entrons auprès de votre oncle, vous
y trouverez une soeur digne de vous : je coulerai dans les embrasse-
ments d'enfants aussi bien nés, des jours que pourraient envier les plus
heureux mortels. Votre oncle sentira combien la manière dure et impé-
rieuse avec laquelle il vous a toujours traités, est dangereuse ; elle est
capable de vicier les plus heureux caractères : il reconnaîtra la vérité du
proverbe.